

L'ÉCHONILH'JAZZ

JOURNAL DU FESTIVAL de CONILHAC 2015

Rédacteurs du Journal :

Jérôme BAUGUIL, Jean Michel CHESSARI, René GRAUBY, Babeth PORCARELLI

LE BILLET DE JO...

Les absents ont toujours tort. Mais ce week-end !.....

On a commencé le samedi, devant une belle salle bien garnie, par du Hard Bop de grande classe.

Quatre jeunes musiciens nous ont enchantés grâce à une excellente technique et une grande complicité. Du Hard Bop de haute volée. Guitare et trompette se soutiennent et s'expriment librement. Un exemple de cette perfection : un très beau slow d'Horace Silver que trompettiste et guitariste ont meublé de belles mélodies sensibles.

Si on ajoute un contrebassiste imperturbable et rigoureux et un batteur riche de précision, de dextérité et d'invention, on comprend que le public, très enthousiaste, ait grandement apprécié cet excellent quartet qui met une fois de plus en avant des musiciens régionaux. Retenez bien leurs noms: Thomas Doméné, Frédéric Léger, Guillaume Gardey de Soos et Mickaël Sourd.

Et puis nous avons quitté le Hard Bop pour le blues. Le concert débute par un Blues chanté en solo par E. Bibb.

Puis par une chanson malienne ternaire chantée par H. Koité. Et à partir de là les deux complices vont tout faire pour que leurs musiques se rejoignent et ne fassent plus qu'une. Et ça marche auprès du public qui rentre dans le jeu avec un plaisir évident. Derrière eux, un percussionniste, Mama Koné, qui, avec un minimum de matériel soutiendra, tout au long de la soirée, efficacement et discrètement les deux guitaristes chanteurs.

Du malien dans le blues et du blues dans le malien jusqu'au moment où ce qu'ils chantent et jouent est tellement beau et émouvant qu'on en oublie les origines pour ne goûter que la belle musique fusion.

Au-delà de leur évidente complicité, ces deux artistes dégagent une fabuleuse générosité humaine.

De plus, ils s'amusent comme des gamins avec des histoires contées par H. Koité, poussant l'humour en comparant Conilhac et Cognac devant un public plus que conquis par leur enthousiasme.

Et lorsque Habib Koité joue et chante un air malien « Mamie Watta » pendant que E. Bibb joue un blues, on comprend alors que la musique n'a plus de frontière.

Et, pour terminer en beauté et fête, le dimanche, dans une salle M. Olive pleine à craquer, le Santandrea Jazz Band nous a distillé un New Orleans savoureux, après un excellent repas cajun préparé par nos très célèbres cuisinières.

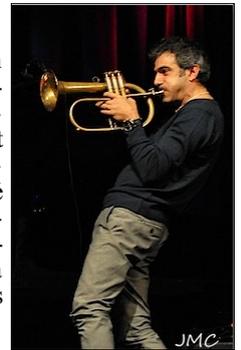
Des week-end de ce genre on en redemande.



Jo MOUTOU

JAZZ MADE IN SARDINIA

Le cas Paolo Fresu reste un mystère. On s'est longtemps interrogé sur l'apparition d'une peinture de ce calibre dans un village liliputien de Sardaigne, pas vraiment la station-type sur les autoroutes historiques du jazz. Comment ne pas se laisser imprégner par l'évidence lyrique des phrases; par l'inspiration (quelque soit le contexte); par l'invention en éveil permanent; par la générosité; par l'ancrage réussi à la tradition des maîtres du jazz; par l'art unique de la sourdine. Egalement par le métissage avec les folklores de divers pays. Jazzman italien? «Je ne me suis jamais figuré le jazz en matière de géographie», se justifiait un jour Fresu dans un restaurant (italien, quand même...) du quartier des Halles de Paris. «J'ai écouté dès le début le jazz historique: Billie, Miles, Duke, etc. Pour le plaisir. Sans prendre conscience de mes possibilités». Aujourd'hui, la planète entière a phagocyté le langage du jazz. Et le jazz a métabolisé Fresu. Gagnant-gagnant, se réjouit l'amateur de raccourcis. En 2011, Fresu ne pouvait pas célébrer son cinquantième anniversaire comme tout le monde. Il a gamborgé de longue date le projet à la fois extravagant et à taille humaine. Un projet fou. Il en parlait en 2010 : «jouer dans cinquante lieux merveilleux de mon île, cinquante concerts, cinquante jours consécutifs avec cinquante projets différents». Départ Berchidda, où les agriculteurs vivaient encore il y a peu des produits locaux (vin, fromage, huile). Arrivée Cagliari, la capitale. Fresu a réussi le pari de son cœur où, selon son commentaire, « l'énergie capturée par le soleil et le vent a été réemployée en poésie, en émotions ». Sur le DVD 150, quinquagénèse, on sent vibrer un univers : environ 250 artistes du monde entier, des milliers d'amateurs émus, les organisateurs des cinquante événements locaux, des lieux présentant chacun un cachet particulier. Et Fresu. Des vedettes internationales le rejoignent sur l'île (Aldo Romano, Glenn Ferris, David Linx, etc.). Le soleil, la mer, les buissons caressent les corps. On voit des larmes, des cris de joie, de belles Italiennes et les couleurs de la nuit. On entend aussi Fresu exprimer son affection avec les notes du bugle à des malades trisomiques. Le soir suivant défend le don d'organes. On ressort du DVD avec une profonde approche du sacré. L'offrande d'un artiste d'exception, qui donne beaucoup, et dont l'on espère qu'il ne s'arrêtera pas.



JAZZ MADE IN BELGIUM



Aucun crooner, fut-il américain, ne rivalise avec le vocaliste David Linx. Pas un n'improvise comme lui. L'artiste d'exception, pour notre bonheur, tourne en France. Les grands labels le sollicitent (Label Bleu, Chant du Monde, Nocturne, Universal). Aujourd'hui, le Belge a atteint une éclatante maturité. Il rejoint de nombreux projets, comme celui d'André Ceccarelli. La classe l'a éclaboussé quand, en 2009 à Marciac, il a tenu la dragée haute à l'Enormous Big Band de Laurent Cugny. Les inflexions audacieuses du phénomène, né en 1965 à Bruxelles, avaient ébranlé l'excellent orchestre. Chaque engagement lui fournit l'occasion d'élever le niveau. L'explication? La personnalité de Linx dépasse celle de chanteur du jazz. C'est un poète. La vocation lui est apparue tôt. A l'âge de 10 ans, la découverte des œuvres du grand poète américain

James Baldwin le bouleverse. Abordé à l'occasion d'une lecture publique, la figure du Mouvement pour les Droits civiques accepte un an plus tard, en 1982, de voir l'adolescent débarquer chez lui à Saint-Paul-de-Vence, pour partager sa vie, et le choisir comme un père adoptif. Ils enregistrent *A Lover's Question* en 1985. Des poèmes que lit Baldwin. Des envolées de Linx. Paul Valéry formule ainsi sa pensée: «un poète se consacre et se consume donc à définir et à construire un langage dans le langage». Un poète du discours musical. En concert, l'artiste allume inmanquablement un brasier. Les battements de son cœur dicent les inventions. Il résume le but sur scène: «donner la chair de poule au public». Qu'on ne croie pas à une attitude purement professionnelle. Oh non! Bien au-delà! C'est une habitude de vie («je deviens les paroles du morceau»). Il avoue que le titre des chansons représente une des principales sources pour improviser. Chaque programmation en club active les réseaux: les amateurs relaient l'info. Les salles refusent du monde. Linx nous offre davantage que chanter du jazz. Il nourrit la musique vivante. Il compose. Des paroles, des musiques, des arrangements. Et des duos. Car voici un aspect original de son art : fusionner avec les autres.

JAZZ MADE BY David LINX et Paolo FRESU

La complicité de ces deux artistes exceptionnels les conduit à partager, mélanger, marier leurs créations, toujours sur le fil de la sensibilité et de l'élégance. Inestimable comme l'empreinte de David Linx et Diederik Wissels sur l'univers du jazz vocal et de la composition, tout comme celle de Paolo Fresu. « The Whistleblowers » - les « donneurs d'alerte » - est la suite de « Heartland », un premier opus enregistré en 2000 par le duo David Linx-Diederik Wissels et Paolo Fresu pour sur label Emarcy chez Universal.

Quinze années sont passées comme un souffle depuis ce premier témoignage discographique. « The Whistleblowers » sont ceux qui apportent la nouvelle, témoins d'une actualité mouvementée, tentant de s'en faire l'écho avec fragilité et intensité.

Pour des artistes aussi prolifiques, se donner le temps d'ouvrir un deuxième chapitre de « Heartland » est un cadeau inestimable. Inestimable comme l'empreinte de David Linx et Diederik Wissels sur l'univers du jazz vocal et de la composition, tout comme celle de Paolo Fresu.



Jérôme BAUGUIL est présent comme les années précédentes sur le Festival de jazz de Conilhac. Il vous attend tous les soirs sous le chapiteau pour parler de « L'atelier et autres nouvelles », de deviser sur « La porte capitonnée », le polar sur le jazz, ou encore de feuilleter « Une année de jazz », tous trois présentés à l'édition 2015 du JIM (Jazz in Marciaç). L'Echonilhac vous propose, sous forme de feuilleton, une rencontre plus intime



Quelle était l'ambiance, cet été, du côté de Marciaç ?

Dès le premier soir c'est parti plutôt fort sous le chapiteau avec Kenny Garrett puis Joshua Redman and The Bad Plus. Joshua c'est la référence au niveau du sax. J'ai bien aimé la façon avec laquelle il a joué les chorus derrière la rythmique assez bancal des trois furieux et notamment David King, le batteur, toujours à son avantage avec ce jeu de caisse déstructuré, tombant le tempo puis mélangeant avec goût la pop et le jazz. Joshua m'impressionne à chaque fois et puis il est très élégant à voir jouer, sa posture parfaite en écho avec son phrasé... la classe. J'ai assisté également au concert de la légende de la contrebasse, de la basse et du slap, le géant américain Stanley Clarke. Son set s'articulait autour d'un jazz fusion, comme un retour à ses premiers amours dans les 70's. Et comme l'avait fait Miles Davis avec Tony Williams en 1963, Stanley a enrôlé un texan de 19 ans pour tenir les fûts et le gamin a tout le long du set boosté l'ensemble pour un final sur « Schooldays » d'anthologie. Stanley adore jouer ce morceau. Je me suis rapproché sur le côté, tout devant, contre les barrières et le public était déjà en ébullition. Le lendemain, étant à l'Astrada, je n'ai pu venir saluer mon ami Laurent Coulondre qui avait la lourde tâche d'ouvrir la soirée dédiée au piano avec Shai Maestro en seconde partie mais j'ai quand même pu savourer un grand moment d'improvisation en fin de troisième partie, tard dans la nuit, entre Omar Sosa et Trilok Gurtu. Un duo/duel hallucinant : tapotement des joues pour créer des résonances buccales, cymbale plongée dans une bassine et frappée créant des échos surprenants, onomatopées mélangeant leurs continents respectifs, l'Asie et l'Afrique, le tout sous le regard d'un Paolo Fresu conquis et témoin privilégié de cette formidable complicité... Un moment rafraîchissant. Le lendemain je me suis glissé sous le chapiteau pour vérifier si le charme de la « Bardot » du jazz, Mélody Gardot, opérait toujours autant. Un chapiteau bondé, un show bien rodé, un peu trop d'ailleurs. La belle distille un jazz pop et semble avoir pris (depuis deux albums maintenant) un virage plutôt commercial, c'est un peu dommage. Je l'avais vue en 2010 à jazz à Sète et le concert avait une tout autre épaisseur. Après la diva, je suis allé voir si le père Marcus Miller dégainait toujours aussi son slap sur sa Fender jaune. Et bien la réponse est oui et comme son ami Stanley, l'ancien partenaire du sorcier Miles s'entoure de jeunes loups issus de la scène New Yorkais et ne s'économise toujours pas sur ses cordes. Pour Marcus comme pour Stanley, s'entourer de jeunes musiciens est sans doute la clé pour continuer à exister. Du côté de l'Astrada, l'ambiance est plus intimiste. C'est un lieu qui propose un jazz plus confidentiel qu'au chapiteau, une salle de 500 personnes, une musique avant-gardiste parfois, au gré des ambiances, des rencontres souvent originales entre le jazz et d'autres musiques. J'ai donc souhaité revoir Eric Barret avec le fantastique Simon Goubert à la batterie. Goubert c'est le son d'Elvin Jones allié à la puissance et la fougue de Christian Vander, d'ailleurs leurs batteries se ressemblent beaucoup. J'ai trouvé le jeu de sax de Barret un peu trop raide, c'était trop ONJ, trop académique, dans la façon d'être sur scène comme dans le discours... mais Simon était bien, lui, au rendez-vous !!! En seconde partie, ce diable de Jean-Pierre Arnaud habille toujours aussi magnifiquement le swing de Virginie Teychené, la « petite » grande qui monte, qui monte, qui monte. Un beau set au final avec en point d'orgue un hommage bouleversant à Barbara, dans le silence de la salle, seule, enfin presque car les balais de Jean-Pierre accompagnent souvent dans les coins la tonalité de la belle. Et puis il y a eu le mardi 4 août. Je passe vite sur la performance de Sarah Mc Kenzie pour sprinter sur Yaron Herman. Il y a deux ans de ça, je l'avais vu ici même avec Emile Parisien en quartet. Déjà à l'époque, Ziv Ravitz avait marqué les esprits grâce à l'originalité de son jeu de batterie, celui qui drape la formidable musique du pianiste de Shai Maestro. Le jeudi 30 juillet, Ziv a fait chavirer le chapiteau mais en ce mardi 4, en duo avec Yaron, Ziv a inventé un nouveau type d'accompagnement. Déjà, le jeu de Yaron est rempli de subtilité puisqu'il emprunte à la mathématique, à la psychologie et à la philosophie des éléments pour forger son stylé. Ziv, lui aussi, cherche sa route. A part le prodige Eric Harland à Sète, je n'ai jamais vu un public être hypnotisé de cette manière par un batteur. On a regardé jouer Yaron. Mais surtout Ziv. Ziv et ses tissus pour étouffer le son des caisses. Dès le second morceau, standing ovation, j'en ai encore des frissons. Le final avec « No surprises » de Radiohead et le rappel, avec Yaron annonçant, le sourire en coin, qu'ils ne savaient pas quoi jouer... Ce fut un « My Funny Valentine » méconnaissable pour un concert gravé dans le marbre. Le lendemain, sous les arcades, on ne parlait entre nous que de Ziv et de Yaron. L'album du duo est chez Blue Note depuis septembre, il faut écouter ça... Quelques jours plus tard j'attendais beaucoup du concert du trompettiste italien Enrico Rava car je ne l'avais jamais vu sur scène mais il m'a déçu. Même si je reconnais qu'il a souhaité laisser davantage de place à ses jeunes partenaires (c'était décidément la tendance en 2015), le « vieux singe » m'a paru fatigué, sans inspiration ; nous avions tous la même vision en sortant du concert : un jeu à l'économie, sans panache. Pour finir, une dernière soirée avec une prestation convaincante du jeune prodige pianiste Shahin Novrasli entouré de l'énergique Ari Hoenig à la batterie : un set à la « Tigran » pour une belle découverte venue d'Azerbaïdjan et sans nul doute un pianiste sur lequel il faudra compter dans les festivals internationaux. Par contre, grosse déception pour la seconde partie avec le saxophoniste Rick Margitza, lui aussi ancien partenaire de Miles. Je me suis endormi au bout de deux morceaux et à mon réveil c'était toujours la même musique de supermarché. Comme je n'avais nullement envie de faire mes courses à une heure aussi tardive, j'ai quitté la salle, chose que je ne fais jamais, et en me retournant, je me suis aperçu que je n'étais pas le seul.

LES ECHOS DU DERNIER WE...

- * Laurent, notre chef de la buvette va-t-il se reconverter? Alors que le groupe de M. Sourd finissait sa partie, Lolo, digne de Rudolf Noureev nous a fait un passage sur scène digne des meilleures pirouettes de l'ancienne star du Bolchoï. Ses sauts pour éviter les fils posés à terre prouvent qu'il peut prétendre à « La France a un immense talent ». Allez Lolo, on votera pour toi.
- * Gros Week-end pour les bénévoles de l'association qui ont assuré un max afin notamment d'organiser la journée New Orleans du dimanche. Certains s'étaient couchés vers les 4 heures du matin pour se lever à 7 h.30. On comprend mieux les lunettes noires.
- * Les mêmes bénévoles ont joué le jeu à fond en portant les habits cajun avec chapeaux melons à l'appui. Certaines mauvaises langues nous ont dit que ça n'allait pas à tout le monde. Nous, vous savez...les ragots...
- * La phrase du WE: « Pour un sourd, il se débrouille pas si mal ». Promis Yannick, tu y seras toutes les semaines dans le journal.
- * On vient de plus en plus loin pour assister aux concerts du festival . Des spectateurs sont même venus d'Escales à pied pour retirer leurs places.
- * N'oubliez pas que ce jeudi 19 novembre au cinéma le Palace à Lézignan, le Ciné Club vous propose un superbe film « WHIPLASH » racontant l'affrontement entre un diabolique professeur poussant son élève batteur jusqu'à l'extrême dans la quête de l'excellence.
- * Grand coup de Chapeau (melon) à nos musiciens du Santandrea Jazz Band qui ont comme d'habitude fait l'unanimité (messe, déambulation, animation du repas et concert). Jean et ses complices ont même terminé par leur version conilhacoise du célèbre St Thomas sous un tonnerre d'applaudissements. En voilà qui ont signé un long bail avec notre festival.
- * Pascal Pezot plus connu sous le surnom de « Tonton » ne pourra être présent avec l'Affaire à Swing sur notre scène ce vendredi. En effet, il e peut se servir de sa main droite ce qui, avouons-le est très problématique pour un saxophoniste. Il sera remplacé par un pianiste américain ayant joué dans le Glenn Miller Orchestra reconstitué, Arthur Fell, un puits de science jazzistique.
- * Les animations scolaires ont réuni dans notre salle des fêtes plus de 800 enfants qui ont apprécié la pédagogie participative de l'Affaire à Swing. A noter que Tonton Pezot était présent utilisant son saxo de sa seule main gauche.
- * Didier Labbé et ses musiciens que vous allez découvrir ce WE animent ce samedi une rencontre avec les élèves et professeurs du conservatoire de la CCRLCM. De l'avis unanime, ces rencontres s'avèrent très enrichissantes pour les élèves et leurs professeurs.

JAZZ/CONILHAC et LA SUITE...

SAMEDI 14 NOVEMBRE

Didier LABBE 4tet
LINX - FRESU - WISSELS
HEARTLAND

Cave : NEW ORLEANS FIESTA



SAMEDI 21 NOVEMBRE - FERRALS 21 h.
VINCENT PEIRANI Quintet



DIMANCHE DU JAZZ 22 NOVEMBRE - 16 h.

Carte Blanche au Conservatoire CCRLCM
A.MIDI SALSA LATINO avec LATIN'OC

